

LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

BUREAUX RUE DE LA VETUVE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

REVUE DE LA SEMAINE

LA JEUNESSE STUDIEUSE.



VIVONS JOYEUX NOUS SOMMES LA JEUNESSE
MARCHONS UNIS NOUS SOMMES L'AVENIR...

ABONNEMENTS :
En an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :
La ligne . . . fr. 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne . . . 1

On traite à forfait.

De la tenue, s. v. p.

Messieurs les étudiants
S'en vont à la barrière
Pour y danser l'écouan
A la Robert Macaire.

Je comprends — disait un jour Alphonse Karr, dans ses « Guêpes » — je comprends qu'un jeune homme doive jeter ses gourmes; qu'il s'adresse à lui-même des déclarations signées par une comtesse et qu'il aille les jeter à la poste; qu'il nie la vertu de toutes les femmes, alors que son respect pour elles l'empêche de leur adresser trois mots sans rougir; je comprends qu'il fasse bien d'autres sottises encore, mais il ne faut pas que cela dure, sinon le jeune homme devient un cancre vulgaire.

Je ne dirai pas, comme son Eminence le R. P. Loomans : « Alphonse Karr était de mon avis »; mais je déclare que je me permets d'être absolument de l'avis de l'auteur des « Guêpes ».

En effet, si l'on peut comprendre que les jeunes, très jeunes gens qui font tant de tapage depuis une quinzaine de jours dans les rues de Liège, aient pu se laisser entraîner à mener, une fois en passant, un boucan par trop corsé, on ne peut tolérer que cette incartade — admise par exception — devienne de règle.

La cause de tout ce tapage n'est pas trop connue, mais les effets en sont visibles et palpables. Des vitres brisées, des pierres lancées dans une maison particulière, un établissement public forcé de se créneler d'agents et de se mettre en état de défense comme une forteresse, voilà les résultats de l'équipée de deux ou trois cents enfants — car il faut noter ceci : c'est que les tapageurs se recrutent presque exclusivement parmi les étudiants extrêmement jeunes, sortis récemment de pension pour suivre les cours inférieurs de l'Université.

Et tout cela pourquoi, dans quel but ? Pas, je pense, dans le but qu'ils sont en train d'atteindre : Faire condamner quelques-uns d'entre eux pour outrages à la police.

Ce n'est pas non plus, j'espère, dans le doux espoir de se faire prendre en grippe par un quart de la population liégeoise et de se rendre ridicules aux yeux du reste de nos concitoyens.

Car les jeunes... manifestants (manifestants n'est pas le mot propre, mais je tiens à rester paternel) ne doivent pas se faire illusion : ils se croient peut-être héroïques; ils sont ridicules, simplement.

Il n'y a rien d'héroïque à se promener au nombre de deux ou trois cents en, chantant des refrains plus ou moins révolutionnaires; il n'y a rien d'héroïque, ni d'utile, ni même d'intelligent, à briser à coup de canons des globes de lampes et des vitres que la Ville — c'est-à-dire nous tous — doit faire replacer le lendemain à ses frais. Quant à cet acte, reproché aux étudiants par la Gazette, d'avoir jeté des briques dans une chambre du premier étage, il n'est plus ridicule, il est odieux, et s'il a été réellement commis, les coupables sont sans excuses.

Dans la chambre où ces pierres sont tombées, pouvaient se trouver non seulement des rédacteurs de la Gazette, mais aussi des femmes et des enfants, et si la mort d'un être humain avait résulté de cette escapade, je me demande quelle vie auraient désormais tous ceux qui, ayant jeté des pierres, pourraient se croire pour quelque chose dans le meurtre.

Et puis, je vous le demande, qu'est-ce que la Gazette de Liège vient faire dans tout cela ? Qu'un soir d'élection, et surchauffés par la passion politique, des jeunes gens aillent crier devant les bureaux de la Gazette, cela se conçoit. Ce n'est ni bien utile ni bien spiri-

tuel, assurément, mais enfin, on peut pardonner bien des choses ce jour-là. Mais aller démolir la vitrine de la Gazette parce qu'on est en bisbille avec la direction du Pavillon de Flore, c'est absolument comme si je retirais ma pratique au charcutier Halin, sous prétexte que la chanteuse légère du théâtre royal ne vaut rien.

Je ne sais au juste, du reste, ce que les étudiants ont à reprocher au directeur du Pavillon de Flore, mais si même leurs griefs étaient fondés, serait-ce une raison pour aller ennuyer le public qui n'y est pour rien ?

Eh mon Dieu, si vous avez à vous plaindre du Pavillon de Flore, n'y allez plus, c'est bien simple.

Est-ce qu'un consommateur qui trouve que, dans un restaurant quelconque, les plats du jour sont mauvais et le patron désagréable, va querir une bande d'amis pour renverser les assiettes et cracher dans les plats de ceux qui trouvent la cuisine de leur goût ?

Non ! Il va ailleurs, voilà tout. Faites comme lui.

Franchement, ce qui me peine, c'est de voir des jeunes gens qui, pris à part, ne sont ni plus bêtes ni plus méchants que d'autres, devenir des forcenés sans éducation... visible, dès qu'ils se trouvent en bande. Ce qui me désole, c'est de voir la jeunesse universitaire — qui pourrait rendre tant de services à la cause du progrès, en se préparant à la lutte contre l'oligarchie cléricalo-doctrinaire — dépenser son temps et son énergie, en gamineries indignes de gens bien élevés.

Sans doute, parmi les étudiants, il s'en trouve — et nous en connaissons — sur lesquels nous pourrions compter chaque fois qu'il y aura à accomplir un acte de dévouement, une œuvre de progrès. Mais il n'en est pas moins triste de constater que ceux-là sont en minorité et n'ont pas assez d'influence sur leurs camarades pour les empêcher de déconsidérer l'école à laquelle ils ont l'honneur d'appartenir.

NIHIL.

LES SACREMENTS.

Le Baptême est un sacrement
Qu'à la bastringue l'on tripote ;
Le mastroquet sait bien comment
Avec art se fait la popote.
Il donne le baptême au vin
Au grand dépit des francs ivrognes
Ce baptême n'est pas divin
Et fait grogner les rouges trognes.

Pénitence est souvent, hélas !
Synonyme de MARIAGE
Les maris ne le nieront pas....
J'en pourrais dire davantage....
Le prêtre à de jeunes tendrons
L'impose parfois de manière
A faire faner le bouton
De la gentilette rosière.

Quand on nous fait communier
D'un morceau de pain sans levure,
Nous ne pouvons vérifier
Ce que le prêtre nous assure.
Un Dieu dans un morceau de pain ?
Morbleu ! la farce est un peu forte !
Car il faudra le lendemain
Par un autre coté qu'il sorte.

Dans plus d'une discussion
Les hommes souvent à leurs femmes
Donnent la confirmation
Qui guère ne plaît à ces dames
Car de l'époux la rude main
N'a pas la douceur angélique
Du doigt d'évêque, un vrai satin
Qui caresse quand il s'applique.

L'Extrême-Onction, sacrement
Qu'on aime d'un amour sincère,
Et que l'on trouve bien charmant...
S'il se donne à sa belle-mère.
Le genre, à monsieur le curé
Par qui la mourante est bénie
Devrait savoir le plus grand gré
Pour pareille cérémonie.

L'Ordre fait, hélas ! chaque jour
De nombreux et malins tartuffes,
Qui font en cachette l'amour
Et se gorgent de bonnes truffes.
Ce n'est pas cela qu'il faudrait :
Mais ordonner un saint vicaire
Serait chose que l'on devrait
Confier... au vétérinaire !

Enfin tous ces beaux sacrements
N'ont jamais eu qu'un seul mérite :
Fournir de gros émoluments
Au moins comme au jésuite ;
C'est la boutique à quatre sous
Où l'on ne vend que camelotte,
Et pourtant on trouve des fous
Dont ils sont encor la marotte !

FIX.

AVIS

Les personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1883 recevront gratuitement le journal jusqu'au 1^{er} janvier.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement est fixé à 5 francs 50 centimes par an seulement, ce qui laisse le journal à son ancien prix de vente.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer, par carte postale, son nom et son adresse au bureau du journal, rue de l'Etuve, 12.

TOUJOURS LUI !

On parlait du procès Peltzer et l'on trouvait que certains journaux se montraient par trop indulgents pour M^{me} Bernays. — Car enfin, disait-on, si elle n'a même pas été la maîtresse d'Armand, elle a été du moins coupable de légèreté, en le recevant comme elle le faisait et malgré son mari. — Bah ! dit quelqu'un, M^{me} Bernays appartient à la famille Pecher et, Jésus-Christ l'a dit : « A tout péché miséricorde ! » — Bon, dit Ziane, je m'en souviendrai. Et arrivant à l'Hôtel-de-Ville, notre ami s'empresse de dire à son intime Pulet : — Moi, je trouve que le président a eu raison d'être très respectueux pour M^{me} Bernays. Car enfin celle-ci est de la famille Pecher et Jésus-Christ l'a dit : « A toute bêtise miséricorde ! » Cette sortie a fermé le bec de Poulet.

Changement de Main

(SIMPLE HISTOIRE)

Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ?
A. DE MUSETT.

Lucile était une jeune blonde, jolie à faire commettre des centaines de sonnets à un poète amoureux. Mais elle était fière de sa beauté et ce sentiment combattait dans son cœur une bonté réelle, qui l'eût rendue cent fois plus charmante si elle en avait écouté la voix.

René avait vu Lucile et l'avait aimée. René était un jeune artiste de talent, heureux possesseur d'un physique agréable et capable de faire tourner la tête à plus d'une femme.

Aussi Lucile ne se montra pas trop indignée, lorsqu'il lui avoua son amour.

Seulement, elle se montra farouche dans sa dignité ! Une vieille tante, qui savait ce que c'était que la vie, lui avait répété bien des fois : Si tu veux que les hommes te donnent tout, ne leur donne rien !

Cette maxime était un peu celle d'une cocodette, mais que peut-on attendre de bon d'une vieille folle ?

René aimait donc Lucile et Lucile elle-même aimait René, mais elle cachait son amour et n'aurait pas permis à son adorateur de prendre le plus petit baiser, même sur son ongle rose.

Elle était bien élevée la belle Lucile ! Il y avait plusieurs mois que René poussait des soupirs capables de mettre en mouvement une demi-douzaine de moulins à vent : mais cela n'avancait pas ses affaires amoureuses.

Lucile était inflexible. Presque toujours elle était accompagnée d'une jeune cousine, pauvre orpheline que les parents de Lucile avaient recueillie par charité.

Blanche, sans avoir la beauté altière de sa cousine, possédait un de ces minois qui plaisent et charment par leur douceur et leur finesse.

Blanche remarquait les soupirs que l'artiste adressait à sa parente, elle écoutait les paroles d'amour qui ne parvenaient pas à émouvoir cette statue, et Blanche, qui venait d'avoir seize ans, arrêta quelques-uns de ces soupirs au passage.

Elle trouvait que c'était mal de laisser se perdre de si bonnes choses. Ah ! si elle avait été à la place de sa cousine !

Laisser souffrir ainsi, un si gentil garçon et qui paraissait aimer si sincèrement ! Et Blanchette poussait à son tour un léger soupir en levant vers le ciel des yeux bleus comme des pervenches !

René finit par s'apercevoir de ce qui se passait dans le cœur et l'esprit de la jeune orpheline.

Tiens, tiens, tiens, se dit-il ! C'est peut être un moyen d'adoucir le cœur de Lucile. Et il commença à se montrer plus galant à l'égard de Blanchette, qui en fut tout heureuse.

Lucile ne vit pas, sans un certain dépit, ces attentions de l'artiste pour sa cousine; mais elle se montra encore plus rigide.

L'habitation de Lucile possédait un beau jardin aux tonnelles ombreuses et solitaires. René, ami de la maison, avait son libre parcours dans toute la maison.

Un jour que Lucile était en retard pour sa toilette, René arriva comme d'habitude, serendit au jardin.

Parvenu derrière un massif de lilas, il vit sous un berceau de chèvrefeuilles, Blanche qui tenait en main un volume de Musset; mais elle ne lisait pas, elle rêvait.

René s'approcha doucement; la jeune orpheline, toute à son rêve, ne l'entendit pas; mais tout-à-coup elle sentit deux mains saisir sa tête et la pencher en arrière et deux lèvres brûlantes se posèrent sur ses lèvres.

— René, murmura-t-elle, en voyant son rêve se changer en réalité. Le quart d'heure du diable avait sonné pour la tendre Blanchette.

Le livre était tombé à ses pieds. Tout à leur ivresse, les amoureux n'entendirent pas venir la sévère Lucile, qui se montra tout-à-coup à leurs yeux.

— Bien, très bien ! dit-elle avec un rire nerveux et plein de colère, ne vous dérangez pas !

Son sein se soulevait et des larmes montaient à ses yeux, mais sa fierté domina son émotion.

Blanche s'était cachée la figure dans ses mains.

René baissait la tête. Machinalement ses yeux se portèrent vers le livre ouvert sur le sol; ils s'y arrêtèrent un instant.

Tout-à-coup René se baissa, le ramassa et montra deux vers à Lucile.

C'était un passage de *la Coupe et les lèvres* et Lucile lut :

Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse !

René avait pris la main de Blanche. — Vous voyez, Lucile, ce n'est peut-être pas une amphore ciselée par Benvenuto Cellini, mais c'est un flacon d'un cristal pur qui renferme un nectar délicieux. Lucile, je vous présente Blanche, ma femme !

La fière beauté refoula dans son sein les sanglots prêts à s'échapper : car elle aimait René.

Elle comprit que : Longue espérance fait mourir... l'amour.

René a épousé Blanche comme dans les comtes de fées; tous deux sont on ne peut plus heureux.

Lucile, par dépit, a accepté la main d'un vieux banquier millionnaire, asthmatique et goutteux qui entretient trois maîtresses... que vont voir ses amis.

Lucile n'a jamais eu rien à lui refuser... il n'est pas exigeant, le pauvre homme.

Mais elle regrette sa sévérité outrée envers l'artiste qui l'aimait tant et qui aurait su la rendre si heureuse; elle maudit les conseils de sa tante et voit trop tard que : Ne rien donner pour qu'on nous donne tout, est un principe de femme vénale et non de femme pure et aimante.

FIX.

VIEUX-NEUF.

Maxime, l'autre jour, cherchant une rosière, Flânait tranquillement boulevard Sauvenière; Un tendron de quinze ans se présente à ses yeux, Max emboîte le pas et fait le gracieux;

DECEMBRE

LES JEUX INNOCENTS

LE COLIN-MAILLARD



Le pèlerin
Un baiser pour moi et un morceau
de pain pour mon frère.

Lui est-ce ?



Le ballet

AU THÉÂTRE
Le drame

L'opérette



Le coin du feu



Volontaire du 6 Décembre

DANS LE MONDE



- Les débuts -



Souvenez-vous en ?